
Quel avenir pour les frontières ?

Adam Smith, dans son *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, (1776), annonce l'apparition de la « République mercantile universelle », c'est-à-dire un monde sans frontière marchande. Ce qui caractérise cette dernière, et qui en même temps fait de Smith le premier théoricien libéral au sens économique du terme, c'est qu'elle est supposée apparaître d'elle-même, sans que les hommes aient à établir des traités ou des pactes quelconques : la théorie de la « main invisible » suppose en effet qu'il existe dans la sphère mercantile internationale ce qu'on pourrait appeler un "ordre immanent", équivalent économique de l'ordre divin dans la nature.

Est-ce à dire que l'abolition des frontières – de toute frontière : géographique, politique, culturelle, linguistique, sociale etc - est un mouvement irréversible, un avenir inéluctable ? Voire. Le thème de la frontière est ancien en géographie. On le retrouve notamment à la fin du XIXème siècle dans l'opposition entre les points de vue de Friedrich Ratzel (développant une approche naturaliste des frontières) et d'Elisée Reclus (vision des frontières articulée sur la confrontation entre les Etats). L'importance des frontières sera ultérieurement confirmée par le développement de l'analyse géopolitique. Les hommes ont souvent invoqué la nature pour justifier leurs découpages, distinguant entre frontières artificielles et frontières naturelles. Les Alpes et les Pyrénées en sont des exemples. Aujourd'hui, les limites et les frontières sont des objets de conflictualités, parfois exacerbées, comme l'a montré récemment la guerre au Soudan-Sud ou bien la guerre des Balkans dans les années 90. Est-ce pour autant un phénomène nouveau ? D'une part l'intérêt porté aux frontières dans le domaine juridique est très ancien, essentiellement centré sur la défense des intérêts économiques ou politiques. D'autre part, l'effervescence actuelle qui règne autour de ce thème peut n'apparaître que comme l'un des reflets de la mondialisation, surtout celle de l'information.

Comment répondre la question posée – quel avenir pour les frontières ? - sans rencontrer en chemin les confusions et passions qui animent le débat sur les frontières ? Quelle est l'historicité des frontières, permettant de les distinguer des limites (*limes* en latin, *frontier* en anglais, distinct de *border*) mais aussi des murs ? Pour comprendre l'importance de cette problématique il est nécessaire de se placer à une échelle mondiale de lecture des phénomènes, où les identités semblent être remises en question et où pointe la menace de l'uniformité, deux effets de la mondialisation. Les risques actuels de repli identitaire, de tentation pour les courants populistes ressortent d'une logique similaire. Le thème de l'avenir des frontières ne renvoie-t-il pas aussi à un problème de société, notamment dans des pays démocratiques, qui ne sont pas à l'abri des risques d'une politique ségrégative ?

L'avenir des frontières suscite ainsi un débat nourri de confusions et de passions (I) qu'il convient de mettre en exergue, avant de reconsidérer les frontières dans leurs métamorphoses contemporaines, qu'elles soient invisibles ou symboliques (II).

I- L'avenir des frontières suscite un débat nourri de confusions et de passions

La notion même de « frontières » n'est pas univoque, elle se prête à des confusions (A) qui alimentent les passions (B), qu'il s'agisse du nationalisme ou de l'idéologie cosmopolite des « sans-frontières ».

A- Les confusions relatives aux frontières

Les frontières entretiennent des rapports ambivalents avec les limites et les murs, comme le révèle une mise en perspective historique de l'actualité. En effet, même si

« *Google Earth* » se moque des frontières, plus de 27000 kilomètres de frontières nouvelles ont été tracées depuis 1991, spécialement en Europe et en Asie. Or, comme le rappelle le géopoliticien Michel Foucher (*L'obsession des frontières*, 2007), ces frontières, qui suscitent de nombreux conflits, renouvellent les incertitudes quant aux rapports entre frontières et limites d'une part (1), frontières et murs d'autre part (2).

1- Frontières et limites

Tandis que la frontière est en soi une notion neutre, la limite évoque un partage entre monde civilisé et monde barbare. En effet, le « limes romain » représente la ligne frontière de l'Empire romain à son apogée au II^e siècle apr. J.-C. Le limes s'étendait sur des milliers de kilomètres depuis la côte atlantique au nord de la Grande-Bretagne, traversant l'Europe jusqu'à la mer Noire et, de là, jusqu'à la mer Rouge et l'Afrique du Nord, pour revenir à la côte atlantique. Il s'agit de vestiges de murs bâtis, de fossés, de forts, de forteresses, de tours de guet et d'habitations civiles. Certains éléments de la ligne ont été découverts lors de fouilles, d'autres reconstruits et quelques-uns détruits. Le mur d'Hadrien (Royaume Uni), est sans nul doute l'édifice le plus emblématique de ce *limes* : voulant sécuriser les conquêtes de son prédécesseur Trajan et asseoir la *pax romana*, l'empereur Hadrien ordonna cette construction à l'extrémité nord des frontières de la province romaine *Britannia*. Il s'agissait aussi d'organiser une zone militaire défensive contre les « barbares » venus du Nord, ce que rappelle à sa manière Marguerite Yourcenar lorsqu'elle lui prête ses mots dans les célèbres *Mémoires d'Hadrien* (1951).

En Amérique du Nord, la Frontière (*the Frontier*) est la ligne marquant la zone limite de l'implantation des populations d'origine européenne dans le contexte de la conquête de l'Ouest. Elle est un des Mythes historiques des États-Unis. Le mot *Frontier* fut emprunté au français par les anglophones au XV^e siècle et avait la signification française de *frontière*, soit la région d'un pays qui fait face à un autre pays. L'utilisation du mot *frontier* désignant « une région aux confins d'un territoire civilisé » est une acception nord-américaine. Elle désigne donc plus un front pionnier qu'une frontière telle qu'on l'entend généralement en France. Son existence a joué un rôle très fort dans l'imaginaire américain et dans la construction même de la société et de l'identité américaines. Que l'on songe aux nombreux westerns lyriques, tournés à Hollywood dans les années 1950-60, notamment ceux avec John Wayne...

2- Frontières et murs

De façon plus radicale s'il se peut, les murs évoquent le rejet de l'autre, voire sa négation. Les murs qui ont eu le plus d'importance ont été ceux qui ont ceinturé les villes. Le rôle du mur, ou de la limite de la ville, a pu autant jouer en tant qu'élément de protection que de définition de son statut_(on pensera aux limites de Rome, qui ont eux aussi provoqué leur lot de conflits mythiques ou avérés). On peut aussi noter d'autres objets exceptionnels (Grande Muraille de Chine.) sur le plan matériel et mythique qui ont eu pour fonction de démarquer l'intérieur de l'extérieur, le civilisé du barbare, ou encore le domaine du connu de celui des forces naturelles incontrôlables.

Du Rio Grande à la frontière israélo-palestinienne, le mur fait aujourd'hui son grand retour dans la topologie des relations internationales. La libéralisation des échanges a sans doute fait évoluer les lignes de front, mais les enjeux demeurent territoriaux. Au reste, la "barrière de sécurité" entre Israël et la Palestine correspond à un mur dénué de frontière. Là où l'on érige des murs, le dialogue et la coopération n'ont plus droit de cité.

En effet, le mur endigue tandis que la frontière filtre : c'est le propre d'un mur d'être étanche, c'est la fonction d'une frontière d'être poreuse et de permettre les échanges. D'une certaine manière, le Moyen-Orient est traversé de trop de lignes de

front et pas assez de véritables frontières, ce qui illustre combien, selon la formule de Newton, "les hommes construisent trop de murs et pas assez de ponts".

Ces confusions relatives aux frontières alimentent, on s'en doute, les passions.

B- Les passions relatives aux frontières

Les passions sont ici ambivalentes, tantôt nationalistes, arc-boutées sur les tracés de frontières, tantôt cosmopolites, appelant à leur effacement...

1- La passion nationaliste

Selon Carl Schmitt, qui définit l'essence de la politique dans la capacité exclusive de l'Etat à décider de l'ennemi et à déclarer la guerre, il n'y a pas d'Etat sans frontières et pas de frontières sans possibilité de préparation à la guerre contre quiconque en est du même coup déclaré extérieur, c'est à dire étranger : *Théologie politique*, (1922). L'unité du Peuple, comme volonté collective et comme catégorie politique, qu'il faut distinguer de la population de fait vivant dans un cadre territorial et juridique donné, suppose toujours selon Schmitt la catégorisation d'un ennemi commun : la frontière permet un rapport d'inclusion/exclusion, ce qu'ont bien compris les nationalistes sous toutes les latitudes.

Ainsi, la ligne bleue des Vosges représente la délimitation, la frontière derrière laquelle se trouvaient l'Alsace et une partie de la Lorraine, après qu'elles furent conquises par les Allemands. Le traité de 1871 entre la France et l'Allemagne ayant porté sur les Vosges la frontière franco-allemande, les partisans de la revanche, jusqu'en 1918, appelèrent les Français à garder les yeux rivés sur les Vosges en fraternité de cœur avec les populations d'Alsace-Lorraine qui, de l'autre côté des montagnes, se trouvaient sous la domination allemande.

En Allemagne, la notion de *Lebensraum* ou « espace vital », forgée par les milieux impérialistes allemands (F. Ratzel) et popularisée par le nazisme, a été l'une des principales justifications théoriques de la politique expansionniste de l'Allemagne nazie, en particulier sur le front de l'Est. C'est pourquoi, en 1945, la délimitation de la frontière entre l'Allemagne et la Pologne fut un enjeu si important. C'est la fameuse ligne Oder-Neisse, car elle suit pour l'essentiel le cours de l'Oder et de son affluent la Neisse, passant parfois d'une rive à l'autre sur les deux cours d'eau. Après la chute du mur de Berlin en 1989, les quatre vainqueurs de 1945 imposèrent la reconnaissance définitive de la frontière comme préalable pour consentir à la réunification. En 1990, la RFA a accepté le tracé de la frontière et a renoncé à toute revendication territoriale en Pologne dans deux séries d'accords internationaux.

2- La passion des sans-frontières

En Europe, on assiste à la dévaluation progressive de la frontière, alors que ces frontières entre Etats étaient pourtant très fortes sur les plans économique et politique. On assiste parallèlement au report de ce rôle de barrière aux confins de l'Union européenne, chargés de contrôler l'entrée des flux.

Parallèlement, se développe une idéologie cosmopolite animée par la passion des « sans-frontières ». Non sans ironie, Régis Debray, dans son *Eloge des frontières* (2012), dépeint l'engouement contemporain pour l'étiquette « sans-frontières » : médecins, avocats, miss, footballeurs... « Douaniers sans frontières, c'est pour demain » dit-il. La diatribe renoue avec les accents virulents d'un écrivain nationaliste de la fin du XIXe siècle : Maurice Barrés. Ce dernier, explorait, dans *Les Déracinés* (1897), les effets de la raison abstraite et des principes universels, enseignés par des professeurs qui se

nourrissaient d'idéalisme kantien plutôt que des valeurs du terroir, sur la jeunesse du pays. Pour Barrès, le résultat ne pouvait être qu'un peuple décadent et le déclin national. Ce que Barrès nommait cosmopolitisme, Debray le nomme mondialisation, ce que Barrès redoutait dans l'idéal kantien, Debray le voit dans le capitalisme financier....

Les passions se nourrissent en quelque sorte l'une l'autre, et prospèrent d'autant mieux que les confusions sont légion. Pourtant, il n'est pas interdit de penser que les frontières de demain, tantôt invisibles, tantôt symboliques, exigent de revaloriser et de clarifier la notion de frontières : un inventaire des frontières en quelque sorte.

II- Les frontières de demain, tantôt invisibles, tantôt symboliques, suggèrent un inventaire des « frontières »

Loin d'avoir été abolies, les frontières demeurent et revêtent aujourd'hui des formes parfois plus sournoises (A), ce qui suggère de procéder à un inventaire préalable à leur revalorisation (B)

A- Frontières invisibles, frontières symboliques

Les murs n'ont pas besoin d'exister matériellement pour agir sur les individus : le souvenir du mur de Berlin laisse ainsi de nombreuses traces dans les pratiques des habitants de la ville. En Afrique, les frontières étatiques héritées de la colonisation n'ont jamais empêché la circulation des biens, des personnes pour le commerce, ou même celui des soldats. Les limites ne sont donc pas des réalités aussi sûres que leur tracé cartographique pourrait le laisser penser, que ce soit en termes de perméabilité, mais aussi en termes de positionnement dans l'espace. C'est pourquoi les « *frontières naturelles* » renvoient souvent à un mythe (1), tandis que des frontières bien réelles ne sont pas toujours signalées (2).

1- Mythe des « frontières naturelles »

Si l'on songe à ce que signifient les détroits du Bosphore et de Gibraltar pour l'Union Européenne, dans le premier cas comme support d'un argumentaire de séparation ou d'union, le second comme aire de transit migratoire, il apparaît que l'idée d'une « *frontière naturelle* » est souvent instrumentalisée. On convoque Dieu et la nature. Ainsi, les limites chez les Grecs de l'Antiquité avaient la portée d'actes fondateurs (notamment pour la cité), et la mobilisation de l'élément divin pour le marquage des limites servait en réalité des causes essentiellement humaines. Le divin, élément aussi absolu soit-il, est donc un instrument de justification dans le cas des frontières. D'ailleurs à titre de contre-exemple, la partition du Pakistan de l'Inde en 1947 est le seul cas où les limites utilisées ont été celles de l'identité religieuse.

La frontière peut ici être comprise comme un outil de contrôle et de gestion des flux, là où se localisent des clivages de niveaux de vie ou de culture. La frontière dite naturelle, fondée sur la géographie (fleuve, montagne, détroits...) se trouve instrumentalisée, elle devient le symbole d'un contrôle des flux migratoires dont les motivations sont variées : fuir la pauvreté, réaliser un rêve familial d'avenir meilleur, parfois aussi épreuve d'initiation. Outre ces frontières symboliques, se dessinent de façon plus sournoise, au sein de chaque pays, d'imperceptibles frontières, dont les effets se font toutefois sentir de façon tout aussi concrète.

2- Plafond de verre et ghettos

Deux phénomènes caractérisent aujourd'hui les frontières insidieuses qui parcourent notre monde, assurant une discrète ségrégation fondée sur le sexe, le niveau social, l'origine ethnique.

D'une part, le plafond de verre (de l'anglais *glass ceiling*) est une expression apparue aux États-Unis au début des années 80 du XXème siècle pour désigner le fait que, dans une structure hiérarchique, les niveaux supérieurs ne sont pas accessibles à certaines catégories de personnes. L'expression vaut tout particulièrement pour souligner la difficulté d'accès des femmes aux postes supérieurs : une frontière entre les genres en quelque sorte.

D'autre part, le phénomène de ghettoïsation s'accélère dans de nombreuses villes occidentales. Ainsi, Robert Castel, dans son ouvrage consacré à la discrimination négative (*La discrimination négative, citoyens ou indigènes ?*, 2002) montre combien les violences urbaines en banlieue sont attisées par des querelles de territoire, des frontières invisibles entre cités. On songe aussi au mur d'acier érigé à Padoue depuis août 2006 pour isoler du reste de la ville un ghetto nigérien et tunisien. De leur côté, certains nantis préfèrent la sécurité derrière les murs cette fois très visibles des « *Gated communities* », expression américaine désignant des quartiers résidentiels dont l'accès est contrôlé, et dans lesquels l'espace public est privatisé. Leurs infrastructures de sécurité, généralement des murs ou grilles et une entrée gardée, protègent contre l'accès des non-résidents. Il peut s'agir de nouveaux quartiers ou de zones plus anciennes qui se sont clôturées, et qui sont localisés dans les zones urbaines et périurbaines, dans les zones les plus riches comme les plus pauvres. L'accès en est permis aux résidents et à leurs invités. Ces *communautés fermées par des portes* ont essaimé bien au-delà des États-Unis, afin de préserver de façon plus ou moins subtile un entre-soi, comme le montrent, pour la gentry française, l'étude de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot : *Les Ghettos du Gotha : comment la bourgeoisie défend ses espaces*, 2007.

Ces avatars contemporains des frontières, qui font mentir de façon frappante le lieu commun de leur abolition, suggère d'en faire un quelque sorte un inventaire : y aurait-il un bon usage des frontières ?

B- La valeur immémoriale des frontières

L'inventaire des frontières renvoie à la fois à une acception fort triviale, celle des nouveaux tracés et des nouveaux filtrages (1) et de façon plus poétique et philosophique, au plaisir du passage de la frontière, à sa valeur intemporelle (2).

1- Nouveaux tracés, nouveaux filtrages

Non seulement notre monde s'est recouvert de nouvelles frontières depuis 1989-1991 (chute du mur, fin de l'URSS), dont plusieurs sont encore incertaines dans leur tracé (Caucase, Balkans), mais encore les aéroports se sont multipliés, signalant l'existence de frontières à plusieurs vitesses. La peur de l'immigration, thème récurrent depuis plusieurs années, a en effet suscité un double mouvement d'ouverture des frontières internes et de fermeture des frontières externes. Peu de réfugiés parviennent en réalité à entrer dans l'Union Européenne et ce sont essentiellement les franges extérieures à l'Union qui ont surtout absorbé ces flux d'immigrés. Les aéroports deviennent alors des lieux essentiels du contrôle des frontières : tandis que les marchandises transitent par des plateformes logistiques, les voyageurs connaissent encore les guichets ou le sas électronique avec contrôle biométrique, mais le filtrage s'opère désormais à plusieurs vitesses, selon la provenance et la nationalité du voyageur...De là des attentes parfois interminables, des contrôles tatillons ou expéditifs, mais rien de tout cela ne saurait altérer la saveur du passage de la frontière.

2- Le plaisir intemporel du passage de la frontière

Nicolas Bouvier, dans *L'usage du monde* (1963), récit de son voyage en Fiat Topolino de Genève aux confins de l'Inde, consacre des passages émouvants au plaisir

du passage de la frontière : douaniers endormis, vapeurs de samovars ou de narghilé, découverte de nouveaux idiomes...Cela rappelle combien la frontière filtre mais ne sépare pas, ce que Régis Debray admet volontiers dans son *Eloge* : « Admettre une frontière, c'est faire acte de modestie, et refuser de réduire le monde à soi. La frontière est le meilleur ami du cosmopolitisme : elle reconnaît qu'il y a plusieurs mondes et que je m'y inscris à ma place ». En somme, une invitation au voyage...